

BENJAMIN TAÏEB

Ma (dé)conversion au judaïsme



2017 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-77-7

Parler debout
Lunatique

EXTRAITS

Je suis tombé dans le judaïsme tout petit. À peine né j'étais circoncis, signe d'allégeance à un dieu qui aurait ordonné cette pratique à Abraham et à sa postérité. On m'a ainsi enlevé le prépuce, à l'hôpital et sous anesthésie générale, pour des raisons non médicales. J'ai du mal à cerner, encore aujourd'hui, le sens de cet acte religieux orchestré sous les néons blancs d'une salle d'opération. Je suppose cependant que j'ai eu de la chance : dans la plupart des familles juives, les nourrissons sont circoncis à la synagogue ou chez les parents, au huitième jour. On assoit le bébé éveillé sur les genoux du grand-père paternel et l'officiant, souvent un rabbin, arrive avec ses instruments traditionnels : le couteau, le bouclier et, parfois, un stylet pour détacher le prépuce du gland. L'officiant entonne des chants religieux, badigeonne le sexe de l'enfant d'un anesthésiant, fixe le clamp – variété de pince métallique à mors très longs – au pénis du nouveau-né qui hurle, avant d'inciser et d'amputer le prépuce pendant que les hommes prient, chantent, couvrent les cris du bébé. Les parents n'en mènent pas large

mais, devraient-ils avoir un deuxième enfant mâle, ils le circoncieraient pareillement. Quant à moi, je vis avec mon infirmité : décalotté.

Qu'on m'ait excisé nourrisson ne valut pas pour autant preuve parfaite de ma judéité. Je suis en effet issu d'un mariage mixte : si mon père est juif, ma mère n'est pas juive. Or, selon une tradition orale, la religion juive se transmet par la mère. Nous rentrions d'un voyage en Israël, la seule fois que mes parents y ont séjourné. Ils en sont revenus tout illuminés. Mon père a aussitôt décidé de nous convertir au judaïsme – les religieux disent, en verbe intransitif : « régulariser », car nous étions *un peu* juifs tout de même –, mon grand frère et moi. Ma mère ne s'y est pas opposée. Nous entamerions une conversion par ceux que nous appelons communément les Juifs « orthodoxes », rabbins du Consistoire de Paris, qu'on distingue des « libéraux ». Le souhait non dissimulé de mon père était que mon frère et moi puissions nous marier à la synagogue. Mon frère avait neuf ans, j'en avais trois de moins. Cela ressemble à une bonne blague juive.

pp. 13-15

Nous rendre à la synagogue impliquait qu'on n'allât pas à l'école le samedi matin. Or, dans les années 1980-1990,

la grande majorité des collèges publics parisiens dispensaient des cours le samedi. Chaque année, mes parents devaient donc, cédant aux instances des rabbins, produire un certificat prouvant que mon frère ne travaillait pas le shabbat au collège, et, en amont, requérir du proviseur qu'il fût dans l'une des rares classes à ne pas avoir cours ce jour. Jusqu'à la conversion de mon frère, mes parents ont dû batailler pour obtenir cette faveur, de sorte que, probablement usés par ces démarches, renouvelées d'année en année, de la 6^e à la 4^e, ils décidèrent que j'irais quant à moi dans un collège où nul cours, dans aucune classe, ne serait donné le samedi. Et c'est ainsi que je me suis retrouvé dans un collège nettement moins bon que celui de mon frère (bien qu'il s'y trouvât d'excellents professeurs), pour la seule raison qu'il serait de ce fait plus facile de montrer patte blanche au Consistoire, avec comme perspective, immédiate et certaine, ma présence assidue à la synagogue.

Je m'ennuyais à la synagogue autant qu'au Talmud Torah. J'espérais tous les samedis que mon père renoncât à y aller, ou fît la grasse matinée jusqu'à tard, de façon que l'on n'y restât qu'une heure. Mon père s'emmerdait tout autant que nous à la synagogue, plus encore même, car nous pouvions au moins suivre la prière sur un livre, pas lui (quoiqu'il apprît des rudiments d'hébreu). Son oreille de musicien lui permettait de balbutier quelques

mots ici ou là, de réciter la prière des morts et de scanner des tonitruants « Amen ! », façon démonstrative et bruyante de proclamer sa foi au bon moment, comme les amateurs de musique classique savent applaudir ou tousser entre deux morceaux. La voix forte de mon père m'a toujours embarrassé. Je ne voyais pas l'intérêt de nous faire remarquer parmi les fidèles, dont on peut supposer qu'ils partageaient nos convictions religieuses, et il me semblait qu'une croyance clamée si haut dût s'accompagner d'un minimum de savoir.

pp. 30/31

Lorsque mon frère a été converti, qu'il a fait sa barmitsvah dans la foulée, nous pensions que cela irait vite pour moi. La voie était tracée, ce serait l'affaire de quelques semaines, quelques mois tout au plus. Mais nous n'étions pas au bout de nos surprises avec le Consistoire. Parce que, si j'entamais la conversion en même temps que mon frère, j'étais « régularisé » à peu près au même âge que lui, à plus de quatorze ans et demi. Je ne crois pas que les rabbins aient douté de la sincérité de ma démarche. J'étais certes plus jeune que mon frère et j'ai déjà affirmé combien il m'était difficile d'admettre ce degré de religiosité, empreint de décisions paternelles définitives et

souvent contradictoires. Néanmoins, je ne comptais pas faire demi-tour, maintenant que j'étais embarqué dans le processus. Surtout, je ne doutais pas de l'existence de Dieu, puisque mon père avait la foi, et de la nécessité de ma conversion : je me sentais juif, bien qu'on me soutînt, et peut-être aussi, motif plus déplaisant à admettre, *parce qu'on* me soutint – Juifs ou non-Juifs de l'école primaire et du collègue – que je ne l'étais pas. Je connaissais par cœur les principales bénédictions et j'avais, cela dit sans forfanterie, une solide connaissance des fêtes et de la « vie juive » au quotidien. Pourtant, contrairement à mon frère, j'ai été contraint par les rabbins de renoncer, par exemple, à la cantine du collègue – c'est mon père qui me préparait les repas du midi, riches en protides : « Chéri, tu veux un œuf avec ta charcuterie ? », quatre années durant – et j'ai dû passer plus d'examens religieux que mon frère.

En réalité, je pense que les rabbins ont durci les conditions de la conversion entre la candidature de mon frère et la mienne, pour des raisons politiques. En effet, plusieurs courants dits « modernistes », d'origine anglo-saxonne, tentent de se faire une place entre le Consistoire et les mouvements libéraux. Il s'agirait d'une sorte de troisième voie, prônant plus d'ouverture et de souplesse que le Consistoire mais restant, à propos de la conversion, beaucoup plus proche des positions de l'orthodoxie que de celles

des libéraux. Mon hypothèse est que j'aurais, comme tant d'autres candidats, servi de variable d'ajustement à l'outil de régulation de l'institution, « dans la mesure où la possibilité de convertir ou de ne pas convertir constitue, dans le cadre d'une société sécularisée, le dernier pouvoir coercitif dont disposent les autorités religieuses (...) »¹⁷. Il n'est donc pas impossible que pour asseoir sa légitimité, le Consistoire, face à ces divers courants contestataires, ait adopté une politique consistant à verrouiller un peu plus le « prosélytat ».

pp. 92/93

Assurément, le fait d'avoir juré de respecter tant de serments devant Dieu lors de mon bain rituel a participé de la durabilité de mon implication religieuse. S'agissant de la pose des phylactères toutefois, je n'ai tenu mon engagement que six mois, compte tenu du temps que cela prenait sur mon sommeil, l'enroulement des lanières de cuir se faisant à l'aube et nécessitant, outre la prière, une certaine préparation. Une fois pourtant, je les amenai avec moi dans un centre de vacances, à la montagne. Était-ce parce que je venais d'accéder à la majorité religieuse, encombré de mes fraîches et éternelles promesses du mikvé, brinquebalantes dans mon esprit, ou parce que j'avais dû écouter

dans le trajet aller du train-couchettes, à un âge où l'on se promet de faire une nuit blanche mais où tout le monde dort à deux heures du matin, les dizaines de blagues anti-sémites de ces adolescents bien sous tous rapports, dont celle qui les faisait hurler de rire à propos de la différence entre une pizza et un Juif (cinq minutes de cuisson), et alors que pendant ce même séjour nous visitons un musée dont j'ai oublié le thème mais dans lequel était encadrée et bien mise en évidence une photographie de Pétain, était-ce pour cela que je mettais tous les matins, dans une chambre partagée par des non-Juifs, mes tefillin ? Toujours est-il que l'on peut imaginer l'allure que j'avais, au cœur de ces montagnes, dans la pénombre du jour naissant, à quinze ans, avec mon châle de prière et mes lanières de cuir serrées fort autour du bras (sachant que le silence est de mise pendant la pose des phylactères), faisant ma prière à voix basse, devant les lits superposés et la mine ahurie de mes camarades de chambrée qui s'apprêtaient à partir pour leur petit déjeuner, avant de faire de la randonnée, du VTT ou du ski sur herbe.